

Qui est Gilles Marcotte?

Number 76, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44643ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1990). Qui est Gilles Marcotte? *Québec français*, (76), 74–74.

La littérature québécoise jouit de plusieurs sortes de reconnaissances internationales. Il y a d'abord les grands prix, les ventes, les éditions, l'enseignement, les échanges avec l'étranger. C'est une littérature qui se promène d'une façon invraisemblable. C'est l'industrie d'importation la plus forte même si elle ne rapporte pas toujours en dollars. D'autre part, je pense qu'il y aura toujours dans notre littérature des écrivains importants, riches, des écrivains auxquels je tiens et qui n'atteindront pas cette reconnaissance, comme Alain Grandbois, Jacques Ferron...

Certains critiques ont déjà parlé de votre dédain de la littérature québécoise. Comment réagissez-vous à cela ?

C'est une blague, bien sûr. J'ai vécu pendant combien de décennies dans cette chose que je dédaignerais ? J'ai des réserves par rapport à certaines attitudes quant à la littérature québécoise. La littérature québécoise, je pense que ce n'est pas la littérature française. C'est nettement une littérature mineure, qui produit quelques bons ouvrages chaque année. Je suis très enthousiaste devant un certain nombre d'ouvrages. Je trouve que parfois, dans l'exploitation globale de cette littérature-là, ça arrive assez souvent qu'on charrie. Ça m'embête parce que je ne trouve pas que ce soit favorable à la littérature. Pour le reste, je ne passerais pas mon temps à relire Crémazie si je ne trouvais pas ça intéressant. C'est évident que c'est un très mauvais poète mais il est important parce qu'il pose des questions essentielles relatives à la culture. C'est un véhicule d'expérience, une expérience capitale qu'il faut dépiater. En revanche, je trouve qu'il y a beaucoup de livres qui sont publiés et qui ne devraient pas l'être.

Qu'est-ce que vous pensez de la nouvelle production romanesque québécoise ?

Dans les années 80, on a eu un changement considérable. Je la vois de façon assez positive. On est arrivé à l'ère des gros romans, qui, à mon avis, sont très intéressants. *Le Matou*, pour moi, est une œuvre capitale et pas l'œuvre « populaire » qu'on imagine. C'est quelque chose au point de vue culturel de très riche. Les romans de Francine Noël sont excellents. Mais c'est une littérature qui trouble parce qu'elle ne donne pas les apparences de l'engagement communautaire

comme celle des années 60. Aujourd'hui, la littérature est devenue beaucoup plus un commerce et je ne le dis pas négativement. Les ventes sont beaucoup plus considérables et les best-sellers, aujourd'hui, ça compte. Il y a des œuvres qui ne donnent pas toujours la même impression de nécessité que celles de la révolution tranquille. Je dis bien l'impression. Mais ce sont les œuvres qui aujourd'hui sont importantes. Je trouve que quatre ou cinq bons romans chaque année, c'est pas mal.

Diriez-vous que le roman québécois tend plus vers l'individualisme que vers la collectivité, et tend aussi à développer peut-être à outrance un certain réalisme ?

Un faux réalisme d'ailleurs, parce que *le Matou*, ce n'est pas réaliste du tout, et les romans de Francine Noël non plus. Un certain individualisme, oui, je pense qu'on pourrait le dire d'autant plus qu'on l'observe pour l'ensemble de la société. D'un autre côté, on se faisait certaines idées de Ducharme, par exemple. C'était drôlement individualiste, ce n'était pas le destin du Québec qui était mis en scène là-dedans. C'est peut-être le climat littéraire qui a changé encore plus que la littérature. Et dans le climat littéraire je mets l'enseignement, la critique et tout ça, en somme l'institution littéraire.

Est-ce que votre chronique musicale dans *Liberté* relève de cet amour personnel de la musique que vous avez ?

C'est de l'écriture aussi. Pour moi, c'est aussi important que mes nouvelles de création. Je passe beaucoup de temps là-dessus. J'écris ça passionnément. Ça va probablement devenir un livre bientôt.

Est-ce que vous voyagez beaucoup ?

Je voyage un peu. Pendant mon année sabbatique, je suis allé à la foire du livre de Troyes, je suis allé à Bologne pour enseigner un peu. Je ne fais pas du tout de sport, aucun sport. Je le regarde le soir à la télévision, le hockey, le football, le base-ball et je regarde également à la télévision les émissions policières. Je ne suis pas très social. Depuis quelques années je suis plus tranquille. Je suis un véritable homme d'écriture. ●

Qui est Gilles Marcotte ?

Gilles Marcotte est né à Sherbrooke en 1925. Bachelier ès arts en 1945, il obtient en 1951 une maîtrise de l'Université de Montréal et en 1969 un doctorat ès lettres de l'Université Laval. Depuis 1966, il est professeur de littérature au Département d'études françaises de l'Université de Montréal.

Auparavant, il a été journaliste et critique littéraire à *la Tribune*, au *Devoir* et à *la Presse*, réalisateur pour la télévision de Radio-Canada, puis directeur de recherche pour la production française de l'Office national du film.

Gilles Marcotte collabore à plusieurs revues tant au Québec qu'à l'étranger et participe à de nombreuses émissions à la radio FM de Radio-Canada. Il tient depuis 1983 une chronique littéraire au magazine *l'Actualité* et donne régulièrement des propos sur la musique à la revue *Liberté*.

Son œuvre critique lui a mérité de nombreux prix et distinctions, notamment le Prix du Gouverneur général et le Prix France-Canada pour *Une littérature qui se fait* (1963), le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal pour *le Temps des poètes* (1970) et *le Roman à l'imparfait* (1976), le Prix du journal la Presse pour *l'Anthologie de la littérature québécoise* (1979) et enfin, pour l'ensemble de sa recherche, la Médaille de l'Académie canadienne-française (1974) et le Prix Marcel-Vincent de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences. ●